

SOUVENIRS DE HUIT ANNEES A L'ECOLE MILITAIRE PREPARATOIRE D'AIX EN PROVENCE 1955 – 1963 (par Christian RENAULT)

Les propos qui suivent ne se réfèrent à aucun ordre chronologique, ni à aucune bibliographie. Ils sont le fruit de ma mémoire, tels qu'elle me restitue les événements et les interprète au moment où j'écris ces lignes.

J'ai intégré la première classe classique, créée à l'école à la rentrée de septembre 1955, avec, si je n'oublie personne, les 25 camarades suivants :

BAUR Joël	FEYRIT Bernard	MAIRE Michel	ROBIN Xavier
BEAUDREY Jacques	GRUDET J.Paul	MARTIN J.Pierre	ROMBACH Alain
CLAVERIE Jean Marie	JAOUEN Yvon	MATHIEU Christian	SCHERER Yves
DELONCA Francis	LAFON Alain	MOREL Alain	THIEBAUT Pierre
DUMEAU Francis	LECOMTE Christian	PALDACCI	DUBOIS (externe)
DURAND Guy	LAURY Gilbert	PERRELON Pierre	MARTINO Henri (externe)
			SARRADE Jacques (externe)

L'année suivante nous perdions SCHERER, mais intégrions AMAT Henri, AUGARDE Philippe, CARAYON Bernard, CHAPALAIN Serge, GUERIN Michel, URDY Jean Louis et devions rester ainsi sans nouvel apport, mais avec quelques « pertes en ligne » (DURAND, GRUDET, HUGON, LAURY, ROBIN, ROMBACH) jusqu'en 1^{ere} C (60-61). C'est dire la cohésion de la 1^{ere} section due à un effectif, pour l'époque, peu important et jamais renouvelé (nous n'étions que 17 en 1^{ere} !), ainsi qu'à l'originalité du latin, ce qui lui conférait un esprit à la fois « bon élève » mais volontiers critique.

J'ai gardé en mémoire le nom, le visage et la personnalité de chacun de ces camarades car ce sont eux qui ont fait de mon long séjour à l'EMP d'AIX cette période privilégiée à laquelle je dois ma carrière ainsi que mon accomplissement comme officier et comme homme. J'ai croisé certains d'entre eux, PERRELON, GUERIN, fait un bout de chemin avec quelques-uns – AUGARDE, LECOMTE – ou renoué avec d'autres –CLAVERIE, FEYRIT, LAFON – et mon souhait le plus cher serait que l'on puisse se retrouver un jour (le temps commence à nous être compté !) sur les lieux de notre aventure commune. J'espère que ces lignes y contribueront.

Mon propos étant de témoigner de la vie quotidienne à l'école au cours de ces huit années qui me conduisirent jusqu'en terminale, je procéderai par touches, en évoquant les raisons de mon entrée à l'EMP, l'habillement, le cadre général de nos activités, ce qu'était une journée type, les rapports avec l'encadrement et enfin quelques moments particuliers.

1. POURQUOI AVOIR INTEGRE UNE EMP ?

Orphelin de père depuis l'âge de 3ans, troisième enfant d'une famille de cinq que ma mère élevait seule avec un faible salaire de manipulatrice en radiologie et la petite pension de ma grand-mère maternelle qui vivait avec nous, je n'étais pas ce que l'on appelle un bon élève. Gentil garçon, de caractère docile, peu assuré, j'aimais le service d'autrui mais semblais n'avoir ni de dispositions pour les études, ni de qualités sportives particulières. Ma mère trouva donc pratique, à l'issue d'une sixième assez faible, de me faire passer le concours d'entrée en 6^e dans une EMP, où les études et la pension étaient gratuites et où le régime d'internat pouvait me fournir l'assistance et la stimulation qu'elle n'était pas en mesure de m'apporter dans mes études : résidant à MARSEILLE, nous espérions bien que l'école retenue serait celle d'AIX. Je pense aussi qu'elle attendait d'une EMP qu'elle me trempât le caractère, au travers d'une discipline ferme et virile (à laquelle je n'étais d'ailleurs pas rétif) afin de compenser ainsi l'absence du père dans mon éducation. L'avenir devait donner raison à sa perspicacité et je lui suis affectueusement reconnaissant du choix qu'elle fit pour moi à cette époque.

2. L'HABILLEMENT

Cet aspect est la première caractéristique et, sans nul doute la plus marquante, qui nous distinguait du vulgum pecus. L'attribution d'un paquetage, en présence de ma mère aussi intimidée que moi par l'opération, est d'ailleurs mon premier souvenir associé à l'école. Point de prises de mesures compliquées : le choix des effets reposait sur le coup d'œil du sous-officier, ce qui ne donnait pas un résultat de la dernière élégance mais constituait à l'évidence le meilleur compromis entre la ressource disponible et notre morphologie.

La tenue de drap bleu était d'autant moins seyante, que la couleur de la veste à boutons dorés et celle du pantalon – dont la largeur des bas était à mille lieues des canons de la mode masculine de l'époque – étaient le plus souvent dépareillées, surtout dans la tenue courante. A partir de 1959, la tenue de sortie fut modifiée. Mieux coupée et plus distinguée dans son drap bleu marine plus fin, elle comportait une double rangée de trois boutons dorés, plus plats et le manteau à martingale remplaça le triste manteau évasé. En revanche, comme il fallait bien épuiser les stocks, nous conservâmes les tenues dépareillées de gros drap bleu en service courant. Ces deux types de tenues constituaient le seul élément de notre paquetage vraiment affecté pour l'année, avec les accessoires comme la cravate, la ceinture, le béret (le plus personnalisé des accessoires, tant par la forme que chacun s'ingéniait à lui donner que par la manière de le porter) et avec les chaussures. Le reste variait au gré des retours de lavage qui étaient un moment important de la vie collective et pesaient lourdement sur l'allure de chacun, notamment l'été.

De la distribution du linge de corps et des chemises, déposés quelques jours plus tôt au lavage, dépendait en effet une semaine de bien être ou de gêne dans sa tenue. Nous étions certains de récupérer le nombre d'effets déposé par la section mais pas du tout leur taille. L'élève de jour, muni du cahier de lavage, allait chercher le linge de la section puis, après s'être servi, l'étalait sur les tables par catégorie. Chacun récupérait alors son dû dans la taille la plus approchante, en fonction de son adresse à repérer le bon accessoire et à le soustraire à la convoitise du camarade : malheur au retardataire ! Ce moment, à l'ambiance digne parfois des soldes des Galeries Lafayette, était crucial pour notre « look », notamment lorsque arrivait la période d'été où nous portions le short. Nos critères très stricts de l'élégance voulaient en effet que le short fût porté court et moulant, ce qui exigeait de porter un caleçon (le slip n'était alors pas en dotation) aux caractéristiques identiques. Or, pour les raisons exposées plus haut, nous en récupérions un plus souvent trop grand que trop petit ; il nous fallait alors le rouler pour l'empêcher de dépasser du short, ce qui ne manquait jamais de survenir après quelques mouvements, d'où le surnom de « cul blanc » dont nous avaient affublés les collégiens aixois. La personnalisation du linge mis au lavage fit, au cours des années l'objet de procédés divers, jamais très satisfaisants, jusqu'à ce qu'il soit enfin décidé d'étiqueter tous les effets du paquetage.

L'autre article mémorable de la tenue était le brodequin à clous, sans jambière attenante. Il faisait à la fois notre joie, parce qu'il permettait des concours de glissade sur le macadam et notre cauchemar, car le chef de section était intransigeant sur la perte du moindre clou, laquelle nécessitait une mise en réparation immédiate sous peine de sanction. Le brodequin disparut lui aussi vers les années 58/59 sans que je parvienne à me souvenir par quoi il fut remplacé.

Je ne saurais clore le chapitre de la tenue sans évoquer nos rapports à l'uniforme. Nous étions fiers de le porter parce qu'il nous distinguait des civils, suscitant la sympathie chez les adultes et une certaine forme de respect chez ceux de notre âge. Il répondait de surcroît au fort besoin d'identification que nous ressentions comme tous les adolescents. Le porter à l'occasion de toutes nos activités, y compris lors de nos déplacements en permission, n'apparaissait donc pas contraignant. Mais il n'était pas pour autant naturel car il contrariait le désir qu'éprouvent tous les jeunes de se distinguer. Respecté, il subissait donc aussi les effets de notre esprit frondeur. Nous mettions ainsi autant de soin à le préparer – repassage du pantalon sous le matelas, astiquage des boutons à l'aide de la patience, cirage des chaussures – pour pouvoir franchir le porche du quartier MIOLLIS sans se faire refouler par le sous-officier de permanence, qu'à le personnaliser : une fois « libres », nous nous impressions, par exemple, de porter le béret en galette plate, le pantalon « taille basse » et la ceinture lâche ou encore les manches de chemise retroussées à mi-bras en été.

3. LE CADRE GENERAL

Une classe constituait une section commandée par un sous-officier et disposait, jusqu'en troisième, d'un répétiteur, appelé du contingent. Les classes d'un même niveau étaient regroupées dans une compagnie qui en portait le numéro de la 6^e à la 1^{ere}, les classes terminales et préparatoires constituant la compagnie A. Chaque compagnie était commandée par un officier subalterne qui disposait d'un sous-officier administratif et, me semble-t-il, d'un ou deux secrétaires.

La 1^{ere} section, la nôtre, se distinguait au sein de la compagnie parce qu'elle inscrivait à son programme scolaire, outre deux langues vivantes (à partir de la 4^{eme}) comme les autres, le latin. J'ai déjà souligné la cohésion et l'esprit que cette particularité a conférés à notre classe, de la 6^{eme} à la 1^{ere}, jusqu'à ce que, après avoir décroché notre bac « C », nous ayons été répartis entre les classes terminales selon nos options, Maths Elém. ou Sciences Ex.

Au premier étage du bâtiment, notre section était regroupée en totalité dans une vaste chambre d'une vingtaine de lits, ce qui renforçait encore sa cohésion au regard des autres, répartis aux étages supérieurs dans des chambrées de 10 lits.

Dans le bâtiment des études, chaque classe disposait de sa salle attitrée dans laquelle tous les cours étaient dispensés, à l'exception de ceux de sciences naturelles et de physique/chimie.

Les autres lieux de vie et d'activités étaient le réfectoire, où nous prenions nos repas par tables de huit, le foyer, que nous fréquentions finalement assez peu en raison de la modicité de notre argent de poche, les locaux des clubs, en particulier pour les musiciens et les scouts, le stade Gangloff et les salles de sport spécialisées, notamment celles de judo et d'escrime. La liste serait incomplète si je ne mentionnais pas l'aumônerie et...les douches collectives auxquelles nous étions conduits deux fois par semaine.

4. QUELQUES SCENES DE LA VIE QUOTIDIENNE

Celles qui me reviennent empruntent surtout aux trois premières années, celles qui m'ont davantage marqué, en raison vraisemblablement de la rupture qu'elles constituèrent avec mon existence en milieu familial.

Le réveil était la première activité de la journée. Je dis activité, car il prenait du temps. Le chef de section de semaine allumait la sono à 6h30, après la sonnerie du clairon et diffusait dans nos chambres une musique empruntée au répertoire classique, militaire ou à celui des variétés, en fonction de ses goûts et de son humeur du moment. Parfois il l'accompagnait de quelques paroles qui, toujours selon la personnalité et l'humeur de son auteur, pouvaient être paternelles voire affectueuses, humoristiques ou franchement autoritaires. Le répétiteur, qui dormait dans un espace spécialement aménagé pour lui dans notre chambre, était alors chargé de nous tirer du lit pour nous envoyer à la toilette. Il s'acquittait de cette tâche avec plus ou moins d'autorité selon son tempérament, mais, au fil des années, son indulgence croissait avec notre complicité, ce qui nous permettait de prolonger le séjour au lit, bien souvent au détriment de la toilette.

Lorsque le répétiteur cessa de loger avec nous, l'objectif de la plupart d'entre nous, au réveil, demeura de prolonger le séjour au lit, c'est à dire de faire un maximum de « rab de pieu ». Pour cela, la technique reposait sur une organisation collective de l'alerte, le « tuss », et une organisation individuelle destinée à gagner le maximum de temps sur les activités annexes, comme la toilette et l'habillement. Pour éviter d'être surpris par le sous-officier de semaine, l'un d'entre nous, désigné à tour de rôle, assurait le gué dès le réveil depuis le palier de l'étage et criait « tuss » dès qu'il apercevait le sous-officier aux pieds de l'escalier. Pour ce qui concerne l'organisation personnelle, elle touchait à la préparation des vêtements la veille – effets placés dans l'ordre sur le tabouret au pied du lit, chemise déboutonnée sur trois boutons seulement pour pouvoir l'enfiler comme un tricot, nœud de cravate desserré au minimum – ainsi qu'à des techniques très personnelles pour revêtir plusieurs effets à la fois.

La toilette constituait la deuxième activité. Elle était d'autant plus rapide qu'elle se faisait à l'eau froide, très longtemps l'eau chaude n'ayant coulé que dans les douches collectives. Le contrôle était effectué « à vue » par le chef de section lors des rassemblements (en particulier le visage et les mains) mais aussi, au moins en 6ème, a posteriori. En effet, nous disposions chacun d'une fiche de propreté hebdomadaire, que nous devions remplir tous les matins en cochant les cases correspondant à la partie du corps que nous avions lavée ce jour là. Inutile de dire qu'en dépit du caractère très moderne de la méthode, précurseur de la pédagogie participative par objectif, il y avait rarement correspondance entre les croix et la réalité. Toutefois les fiches n'étaient jamais vierges – car nous craignons la sanction – ni totalement remplies non plus, pour demeurer crédibles. Seules les deux séances hebdomadaires de douche auxquelles nous étions conduits au petit matin, section par section, nous permettaient de remplir toutes les rubriques.

Le petit déjeuner était pris au réfectoire où nous étions, dans les toutes premières années, conduits en rang. Il était constitué d'un verre de café au lait (deux si le chef de table, le seul autorisé à se déplacer, parvenait à obtenir un pot de « rab ») et de deux ou trois tartines beurrées. Parfois la confiture ou la crème de marron remplaçait le beurre.

Les travaux d'entretien nous occupaient ensuite jusqu'au rassemblement des couleurs. Il s'agissait des travaux personnels – pliage des draps et couvertures « en batterie », rangement de nos armoires, balayage de notre espace personnel (sous et autour du lit, autour de l'armoire, les poussières étant poussées vers le centre de la pièce) et des travaux collectifs, répartis chaque jour selon un tour établi pour la semaine par le chef de section puis, ultérieurement, l'élève de semaine : ils s'intitulaient corvées de milieu (balayage de l'espace commun dans la chambrée), de palier, d'escalier, de lavabos, de WC, des abords (papiers et mégots autour de notre bâtiment).

La cérémonie des couleurs, réunissait la totalité des compagnies et du personnel militaire. Présidée par un commandant de compagnie, parfois par le commandant de l'Ecole, elle marquait le début des activités, avant le rassemblement devant le bâtiment des classes. Elle devint toutefois hebdomadaire, le vendredi, lorsque le Lcl Chevillote prit les fonctions de chef de corps.

Les salles de classe nous accueillait, en principe, de 08H à 11H30, avec une récréation à 10H, seul moment où nous étions autorisés à les quitter et, l'après midi, de 13H30 à 16H30. Nous y disposions chacun d'un casier mural et d'un bureau, meuble de bois dont le dessus formait à la fois table de travail et couvercle rabattable de casier. Ce bureau avait ceci de remarquable, que sa table devait être grattée à la fin de l'année scolaire pour en faire disparaître les taches, les inscriptions et autres dessins, témoignages de nos rêveries en cours, de notre sens de l'observation ou encore de la profondeur de nos pensées. Nous nous acquittions de cette tâche, au moyen de morceaux de vitres brisées pour le « gros œuvre », de papier de verre pour la finition et de cire pour la conservation. Pour rendre cette activité moins rébarbative et nous rafraîchir de la sueur qu'elle nous occasionnait, nous l'agrémentions de batailles de bombes à eau, ce qui facilitait ensuite le nettoyage du sol ainsi largement humidifié.

Outre le bureau et la chaise du professeur, placés sur une estrade en bois devant un large tableau noir mural, la salle comportait un poêle à charbon qui était non seulement moyen de chauffage, mais aussi grille-pain, ou encore objet de divertissement pour faire fondre nos règles en plastique en produisant des odeurs délicieusement nauséabondes à nos jeunes narines. La ration de charbon journalière était toutefois insuffisante pour assurer toutes ces fonctions. Aussi organisions-nous, après l'appel du soir, des expéditions sur la soule proche du réfectoire pour remplir quelques musettes de charbon. Conduites silencieusement en rasant les murs, ces opérations avaient en outre, pour nous, un parfum d'aventure que supprima le chauffage central vers 1960.

La distribution du courrier et l'annonce des colis se faisaient à l'occasion du rassemblement de midi qui précédait le déjeuner. Les lettres étaient distribuées par section et les destinataires de colis invités à se présenter après le repas pour les retirer. Je conserve encore le souvenir de l'émotion ressentie lorsque, à l'appel de mon nom, je sortais des rangs et recevais des mains du chef de section la précieuse lettre. Qui m'écrivait ? Que contenait la lettre ? Ces seules questions faisaient battre mon cœur au moins autant que la lecture. Il m'arrivait

certains jours de sortir plusieurs fois des rangs, d'autres pas du tout. La première année en particulier, le chef de section suivait de très près le courrier que nous recevions et surtout celui que nous adressions à nos parents. J'ai appris durant toutes ces années le prix de l'échange épistolaire, et j'en ai conservé une plus grande facilité à exprimer mes sentiments par écrit qu'oralement.

Les paquets étaient remis après émargement du « cahier des colis » et vérification qu'ils ne contenaient aucune denrée périssable. De retour en chambre, l'heureux bénéficiaire faisait l'inventaire de son trésor puis en distribuait une partie autour de lui. Je n'ai pas souvenir qu'un camarade ait longtemps gardé pour lui seul le contenu de ses colis: le partage s'imposait vite à chacun, non par la contrainte mais par l'évidence, comme une règle incontournable de la vie en collectivité, voire un plaisir, celui de partager.

Le déjeuner se prenait dans un réfectoire où nous étions répartis par tables de huit. Le menu du jour était inscrit sur un tableau à la porte d'entrée de la salle. C'est là que je fis connaissance avec le vocabulaire gastronomique (et le vocabulaire seulement...) puisque je découvris la purée Saint Germain (pois verts), le veau Marengo (viande nageant dans une sauce brunâtre), le hachis Parmentier (bien connu), les haricots Maître d'hôtel (les fayots) ou encore les tripes à la mode de Caen (dont la présentation a gravé dans ma mémoire ce vers de Virgile : « apparent rari nantes in gurgite vasto », quelques rares nageurs apparurent dans le vaste gouffre). Mes plats préférés demeurèrent toutefois les frites et ... la cervelle que le chef réussissait (à mon sens) à merveille. En revanche, de cette époque date mon aversion, toujours actuelle, pour les tripes !

La première place au bord de la table était occupée par le chef de table désigné pour un ou plusieurs jours. Son rôle était important puisqu'il était seul autorisé à se lever pour aller chercher du pain et surtout le « rab », mission vitale quand il s'agissait de frites ; de plus il était responsable, aux yeux du sous-officier surveillant, du rangement des tables à la fin du repas. En contre partie, il était autorisé à se servir le premier, privilège appréciable selon les plats.

En dépit de cette organisation et de la surveillance exercée par les sous-officiers de compagnie, les repas étaient souvent agités, par exemple au moment du dessert lorsqu'il y avait de la confiture ou de la crème de gruyère. Pour la confiture, le jeu consistait à tenter d'en attraper le maximum avec sa cuillère lorsque l'assiette, lancée par le chef de table (après qu'il se fut servi) d'un bout de la table à l'autre, passait à sa hauteur. Quant à la « tartinette », elle constituait une munition de choix dans les tirs échangés entre les tables ou bien, après malaxage, elle était projetée vers le plafond où elle restait collée, emprisonnant parfois un petit pantin de ficelle et de papier. Plus tard, vinrent les protestations bruyantes contre la qualité des menus, accompagnées, assez rarement il est vrai, du refus de consommer (ce que nous appelions, pompeusement, grève de la faim).

L'après déjeuner constituait en principe un moment de détente et de temps libre, surtout dans les grandes classes. Mais il fallait au préalable sacrifier à l'obligation de faire son lit et de laisser la chambre propre et en ordre, le chef de section passant son inspection durant l'après midi. Cette heure avant la reprise des cours était l'occasion de lire son courrier ou (et) des illustrés, d'échanger des confidences ou d'organiser des jeux, quand le chef de section ne nous avait pas imposé quelques corvées supplémentaires pour n'avoir pas exécuté correctement celles du matin. L'un des jeux des toutes premières années dont je garde un souvenir particulier était celui du western. Nous reconstituions des scènes de bagarre de saloon et de poursuites haletantes, utilisant nos lits comme chevaux et le dessus de nos armoires comme toits ou rochers à partir desquels nous nous jetions sur notre adversaire ou enfourchions notre monture pour filer au triple galop : heureusement, les lames ressorts de nos châlits étaient d'excellente qualité ! Même les corvées pouvaient devenir un jeu lorsqu'il fallait cirer le carrelage de notre chambre. Les dimensions de cette pièce étaient telles que nous avions transformé l'opération de lustrage en course de chars : des équipages composés d'un char (la couverture), d'un conducteur (allongé dans la couverture), et de deux chevaux (tirant la couverture) s'affrontaient deux à deux jusqu'à ce que le carrelage fût parfaitement luisant : il fallait quand même organiser un « tuss » pour prévenir toute irruption du chef de section ! Mais l'une des activités de détente la plus prisée était la partie de cartes. Belote, tarot ou bridge, chaque spécialité avait ses passionnés et il n'était pas toujours facile de trouver une place à une table (à moins de posséder le jeu de cartes de la partie) : comme en beaucoup d'autres circonstances il fallait « orquer prems, deuss ou trois » (réserver en premier,...) pour y parvenir.

Le goûter nous était distribué à l'issue des cours de l'après midi. En colonne par un, nous défilions devant une grande corbeille pour y puiser une tranche de pain et recevoir une barre de chocolat ou une barre de fruit confit ou encore un sachet de gelée fruitée (au raisin le plus souvent). L'hiver, il était accompagné d'un quart de thé au rhum brûlant qui m'a toujours paru délicieux. Ce qui l'était moins, c'était la cure d'huile de foie de morue qui nous était infligée à cette période de l'année, juste avant le goûter. Toujours colonne par un, nous nous présentions bouche grande ouverte devant le sous-officier et le répétiteur; le premier nous enfournait une cuillère à soupe pleine au ras bord du fortifiant, tandis que le second, sans nous laisser le temps de respirer, plaçait un quartier d'orange sur notre langue pour adoucir le goût infect mais surtout pour nous empêcher de recracher le précieux liquide.

Les activités de clubs et d'entraînement se déroulaient entre le goûter et l'étude précédant le dîner. Bien que l'inscription à un club (musique, scout, photo et d'autres que j'ai oubliés...) fût obligatoire dans les petites classes, tous n'avaient pas la même vitalité. Je n'évoquerai que le scoutisme car la troupe Mal Foch a marqué mon existence de 1956 à 1960 et m'a même valu mon surnom : Zau (de Zautreiber, sobriquet dont les Allemands – selon notre professeur, Mr Sturzer – affublaient les scouts et qui signifiait «chasseur(au sens de faire fuir) de sangliers » !!). Je dois au scoutisme d'avoir développé mon sens et mon goût des responsabilités, de l'attention aux autres et du don de soi, mais au-delà de toutes ces qualités indispensables à la fonction de chef, je lui dois surtout d'avoir acquis l'estime de moi. J'ai ainsi conservé le souvenir très vivace des chefs de troupe : Claude ROY pour qui j'avais une profonde affection, puis Pierre(?) BRUN, modèle vivant de la loi scout, et enfin Paul BRESSE, magnifique soldat aux états de service impressionnants, que mes camarades de section avaient surnommé « Grand-père Zau » et que j'ai revu avec émotion lors d'une récente assemblée de l'ALMA. Je me souviens encore des grandes sorties mensuelles de patrouille dans la campagne aixoise, des camps d'été, notamment à Peira Cava dans les Alpes Maritimes et au bord du Chassezac en Ardèche. Je revois aussi notre local, dans les bâtiments de bois situés en face de l'aumônerie, avec le coin des Aigles, des Chamois, des Castors, des Lions, chacun très personnalisé, où nous nous retrouvions presque quotidiennement pour préparer les activités de patrouille ou de troupe, bricoler ou tout simplement bavarder.

Les séances d'entraînement sportif au sein des équipes de l'école se déroulaient sur le stade et dans les salles spécialisées ; j'y reviendrai en abordant le domaine du sport.

La musique de l'école tenait une place particulière, même dans la vie des non musiciens : tout d'abord parce que nous avions dans la section un trompettiste passionné et émérite, FEYRIT, qui nous tenait au courant de toutes les péripéties de la vie de cette formation; ensuite parce qu'elle animait certains moments importants de la vie de l'école, comme les cérémonies et prises d'armes, mais aussi d'autres instants moins solennels mais très attendus, à l'image, par exemple, du réveil en fantaisie le dernier jour de classe de l'année scolaire. C'était pour moi un spectacle à la fois excitant par sa signification, émouvant par sa sonorité et fascinant par son allure: ce matin là, personne (à l'exception de quelques rares irréductibles) ne faisait de « rab de pieu », tout le monde était aux fenêtres ou dans la cour et la musique connaissait son plus grand succès de l'année.

L'étude du soir était surveillée par un répétiteur. Attaché à notre classe jusqu'en quatrième ou troisième pour nous aider dans notre travail, ce dernier était, dans les classes supérieures, simplement chargé de la surveillance de plusieurs salles; il était en revanche absent chez les terminales et les classes préparatoires, pratiquement livrées à elles-mêmes. L'ambiance de ces études était studieuse malgré notre propension à la dissipation. Surtout à partir de la troisième, le travail y prit un caractère nettement collectif. Les forts en thème faisaient bénéficier les autres de leurs lumières dans leur spécialité – JAOUEN en maths, MOREL et DELONCA en tout, AUGARDE en histoire/géographie et langues – d'autres détendaient l'atmosphère – PERRELON avec ses facéties, MATHIEU qui acceptait avec humour et gentillesse nos plaisanteries, FEYRIT intarissable sur son alsacien de chef de musique – certains enfin tenaient tout le monde éveillé par leurs bavardages ou leurs discussions (moi par exemple, surnommé un temps « pipelette »).

Le coucher suivait une petite période de détente après le repas (puis, à partir de la troisième ou la seconde, la deuxième séance d'étude). Il était précédé de l'appel, annoncé par la sonnerie du clairon, et suivi de

l'extinction des feux après la dernière sonnerie réglementaire, elle aussi jouée en fantaisie, la veille des départs en « grande perm ».

Il était naturellement rare que nous nous endormions dès les lumières éteintes et les deux heures qui suivaient étaient souvent l'occasion d'activités intenses, surtout dans les premières années. La principale était la discussion : j'y excellais d'ailleurs jusqu'à en saouler parfois mes camarades ! Certains, se réunissaient en conciliabules secrets dans des coins divers du bâtiment ou de la cour, allaient fumer dans les WC extérieurs aux bâtiments, montaient des expéditions pour récupérer du charbon l'hiver, allaient assister en cachette à la projection du film projeté au 1^{er} étage du bâtiment des premières, ou encore « faisaient le mur », non pour quelque rendez-vous ou virée nocturne, mais pour éprouver le délicieux frisson de l'aventure et de l'interdit en escaladant l'enceinte (entre le réfectoire et les WC) et en allant chiper quelques fruits dans le verger voisin. Bien que nous n'ayons jamais eu à souffrir de brimades de la part de nos anciens (mais que d'histoires entendions-nous à ce sujet !), nous décidâmes un soir (nous étions en 3^e je crois) de « passer à la couvrante » (faire rebondir à l'aide d'une couverture) quelques « bleus » de 6^{me}. La porte d'entrée du bâtiment passée, nous dûmes rebrousser chemin précipitamment, une voix d'adulte se faisant entendre à l'étage, suivie de bruits de pas dans l'escalier. Mais au milieu de la cour nous fûmes arrêtés par le colonel SARRADE, accompagné du sous-officier de permanence : premier à détalier du bâtiment, je fus donc le premier intercepté et reçu du colonel, pour toute remontrance, une retentissante paire de claques qui mit définitivement fin à tout projet ultérieur de bahutage.

5. LES RELATIONS AVEC L'ENCADREMENT

L'encadrement militaire était assuré par des officiers et sous-officiers dont la carrière et l'expérience, marquées par les conflits, pour certains de la Libération, pour tous de l'Indochine puis de l'Algérie, ne les prédisposaient pas spécialement à l'encadrement d'adolescents (voire préadolescents). Aussi leur autorité était-elle tout autant militaire que paternelle. En dépit de leur rudesse, souvent pour ne pas se laisser dévorer par les petits monstres que nous pouvions être collectivement, j'ai personnellement toujours senti chez eux, nos chefs de sections notamment, l'affection du père.

Nous connûmes trois *commandants d'école* :

Le bouillant commandant *ROUDIÈRE*, affectueusement surnommé « Roudoudou », tant en raison de son nom que de son physique rond. Adoré et respecté de tous, il était, de loin, le plus enthousiaste et le plus stimulant des supporters des équipes sportives de l'école.

Le colonel *SARRADE* lui succéda à la rentrée 1956. Je conserve de lui l'image d'un commandant d'école chaleureux et paternel avec nous, mais intransigeant sur les principes d'éducation : j'en fis moi-même l'expérience directement (cf. ci-dessus).

Le lieutenant colonel *CHEVILLOTTE* m'a laissé le souvenir d'un commandant d'école plus distant et très strict, avec lequel la symbolique militaire prit une place plus importante dans l'action éducatrice.

Notre premier *commandant d'unité* fut le sous-lieutenant (puis lieutenant) *JACQUES*, illustration parfaite de la dualité des comportements évoquée ci-dessus, d'autant qu'il entendait bien exercer à notre égard une véritable action éducatrice. Un trait particulier me revient. Pour dissuader les bagarreurs, il nous avait avertis : s'il surprenait deux élèves à se battre, il les emmènerait dans son bureau, donnerait une paire de gants de boxe à chacun pour qu'ils poursuivent leur combat puis... il prendrait le vainqueur ! Avec lui, nous fîmes deux voyages de fin d'année (baptisés d'étude) : l'un, l'été 1956, à LA CAPTE qui n'était pas encore l'immense terrain de camping que cette presque île est devenue et l'autre, l'année suivante, en CORSE, à PORTO dont la forêt d'eucalyptus n'était pas encore éventrée.

Le capitaine *BERGER* prit le commandement de la 4^e puis de la 3^e compagnie. C'était un Chasseur dont le comportement à notre égard nous paraissait plus distant, plus froid que celui de son prédécesseur. Avec lui, point de gants de boxe dans le bureau, mais des sanctions qui tombaient sans commentaires superflus. Sous son

commandement nous ne fîmes qu'un seul voyage d'étude, celui de 1958 à VILLEFRANCHE/Mer, en lieu et place, à notre grande déception, du traditionnel voyage en HOLLANDE. C'est à cette occasion que je passai un brevet de natation de 1000M nage libre (je n'ai plus jamais réussi à nagé une telle distance depuis) et découvris les méduses. J'ai, par la suite, servi sous les ordres du colonel BERGER, à ETAIN de 1973 à 1975, alors qu'il y commandait le 94^e RI où j'étais adjoint puis commandant d'unité : je pense que la qualité de nos relations, alors, a dû beaucoup à ces deux années d'école.

En seconde puis première, notre compagnie fut commandée par le capitaine VIGOUREUX, dit «La Vigueur», au corps de petite taille, sec et nerveux et au parler très direct. Je pense qu'il fut celui pour lequel nous avons éprouvé le plus d'affection, en raison de sa personnalité chaleureuse et de son attitude toujours exacte à l'égard de ces jeunes, pas encore adultes, mais tourmentés et dont certains auraient été majeurs aujourd'hui. Avec lui nous participâmes au creusement de la première piscine, voulue par le commandant de l'école. Armés d'une pioche, des volontaires (très nombreux car le salaire était une journée de grande perm supplémentaire) se relayèrent ainsi plusieurs soirs, une heure durant, pour réaliser, selon les termes du capitaine, « le trou dans lequel le colonel voulait mettre de l'eau ». Avec lui nous fîmes aussi le mémorable voyage d'étude en ANGLETERRE. Mémorable, car les activités programmées nous laissèrent beaucoup de temps libre, suffisamment en tout cas pour déambuler dans Londres et surtout tenter d'être à la hauteur de notre réputation de « french lover » en accrochant le maximum de jeunes anglaises à notre tableau de flirt.

Parmi nos différents *chefs de section* je retiendrai surtout le premier, l'adjudant (puis adjudant chef) PEYRANI, que nous gardâmes trois ou quatre ans. Nous l'avions surnommé « Mollex » en raison de son physique un peu replet. L'adjudant chef PEYRANI nous considérait comme ses enfants et nous couvait. Il n'hésitait pas à nous punir mais supportait mal que quelqu'un d'autre que lui pût le faire. Ainsi, par exemple le surprîmes-nous un jour en train de repasser un chiffon de lustrage sur le parquet de notre chambre en prévision d'une revue passée par le commandant d'unité. Il nous faisait aussi jouer des scènes de pièce de théâtre dont il assurait la mise en scène : nous jouâmes ainsi la scène de la préparation du banquet de l'Avare, où je tenais le rôle de Maître Jacques, MOREL celui d'Harpagon et CLAVERIE celui de sa fille, ainsi qu'une longue scène de la Farce de Maître Patelin.

La 2^e section, durant la même période, était commandée par le sergent/chef (puis adjudant) PETITJEAN, au physique avantageux et à la voix forte, ce qui le désignait tout naturellement pour être le maître chant de la compagnie. La 3^e section était dirigée par le sergent/chef ROCHE dont je ne conserve qu'un souvenir vague.

Plus tard, notre section eut pour chef le sergent KALAFATIS (dit « le Grec »), à qui sa susceptibilité interdisait d'exprimer des sentiments de grand frère auxquels sa jeunesse le portait, puis l'adjudant SAMARAND qui nous reprenait après une bêtise en nous traitant affectueusement de « petite tête de pinceau usé ».

En 6^e et en 5^e nous avions pour *répétiteur* un jeune appelé séminariste, du nom de PIGNOLIN, je crois. Outre des yeux que je revois profondément enfoncés dans leur orbite et surmontés d'épais sourcils noirs, il possédait un talent de conteur qui nous tint en haleine de nombreuses soirées, avec une histoire où se mêlaient disparitions mystérieuses, souterrains secrets, hommes masqués, tentatives d'assassinat et poursuites échevelées. Mais nous n'avions droit à un épisode de cette palpitante saga qu'à la condition de nous être bien comportés. Cette sorte de marchandage eut pour effet de créer des tensions entre les « accros » du mystère, les « pignolistes », et ceux qui refusaient le chantage, les « antipignolistes ». Je rends hommage à ce répétiteur qui sut être, comme beaucoup d'autres, le grand frère dont nous avons besoin, souvent complice mais jamais complaisant.

Les relations avec *les professeurs* n'avaient rien, semble-t-il, de particulier au regard de celles qui pouvaient exister dans les autres établissements, mais leur souvenir est demeuré gravé dans ma mémoire. Les premiers d'entre eux furent :

-Mr PEYRE, professeur de français/latin à l'allure jeune et sportive. Il jouissait, à ce titre, d'un prestige d'autant plus grand que sa femme, entrevue lors d'une manifestation, était à nos yeux la plus séduisante des épouses de professeur.

-Mr GAUTHIER, professeur d'anglais. Avec ses lunettes, sa fine moustache et son accent très british, délicieusement exprimé lorsqu'il nous faisait répéter le mot « fifteen » - d'où son surnom de « fifteuf » - il était pour nous l'archétype du britannique. Son dernier cours avant les grandes vacances avait ceci de particulier qu'il consistait en la lecture, en français par quelques élèves désignés, de quatre ou cinq histoires tirées, je crois, des contes d'Edgar Poe.

-Mr MARTINO, professeur de mathématiques et père de notre camarade de classe. Il nous impressionnait par la fulgurance de ses démonstrations et sa grande consommation de craie, qui laissait des traces marquantes sur sa veste et même sur sa bouche à l'issue de chaque cours.

-Mr JEAN, professeur de sciences naturelles. Surnommé le *Le Poche* il récompensait par un 18, un 19 ou un 20, selon l'intérêt de l'objet, notre contribution à l'enrichissement et au renouvellement de ses produits d'expérience et de démonstration : os de squelette, herbier, papillons... Quand une pierre n'avait aucun intérêt il laissait tomber : « ce n'est pas une roche ; rapportez -moi ce cailloux derrière le stade.. »

Puis suivirent :

-Mr GARCIN, professeur d'histoire et géographie en 4ème, dont la méthode pédagogique reposait sur la dictée d'un résumé de sa leçon, qu'il convenait ensuite d'apprendre par cœur.

-Mr STURZER, professeur d'allemand, dont les propos souvent caustiques et parfois désabusés de libre penseur ont marqué nos jeunes personnalités deux ans durant.

-Mr SANCHETTE, jeune professeur de physique/chimie en seconde et première, surnommé *l'œil* (l'œil était dans la tombe et regardait K1) que nous n'avons jamais, je crois, entendu élever la voix

-Mr TARADEL, légendaire professeur d'histoire/géographie, surnommé « le Bobu » en raison de son dos vouté, que nous respections avec beaucoup d'affection en raison de son grand patriotisme et sa profonde humanité : j'ai encore en mémoire son récit sur ses conditions de vie dans les tranchées en 1918 ainsi que ses cours sur la constitution de 1958 qui venait d'être adoptée.

-Mr MAIGNAN, notre professeur de français/latin en seconde, l'année de son arrivée à l'école, puis en première. Il fut le seul enseignant avec qui les relations se tendirent au point de provoquer de notre part une manifestation collective (un après-midi, la majorité d'entre nous boycotta son cours durant dix minutes). Après les démêlés qui opposèrent Mr MAIGNAN à l'Ecole, au point d'en faire un adversaire déclaré des Lycées militaires en général et plus particulièrement de celui d'AIX, je me suis interrogé sur les raisons de nos rapports conflictuels de l'époque. Son enseignement n'était pas en cause et nul n'a jamais contesté l'étendue de sa culture, ni le bien fondé de ses appréciations. Mais je pense maintenant qu'il avait d'autant plus de mal à maîtriser sa classe qu'il supportait mal notre manque d'enthousiasme à l'égard de ce qui, justement, le passionnait : les matières de son enseignement et l'art dans ses diverses expressions, en d'autres termes la culture dans ce qu'elle a de plus noble. Je lui dois malgré cela d'être devenu un bon élève dans les matières littéraires.

-Mr PAILLARD, professeur de philosophie en terminale. Il peinait à corriger nos copies dans des délais raisonnables, en raison peut-être de leur désespérante médiocrité.

-Mr VIDAL, jeune professeur de mathématiques appelé (puis affecté, je crois). Il me déclara, en milieu d'année de Math élem, qu'il désespérait de parvenir à me faire assimiler les rudiments de la géométrie dans l'espace ; ce qui me valut de redoubler ma terminale, mais de briller l'année suivante en Sciences Ex, où j'obtins une mention.

-Mr WEYDER, figure professorale de l'Ecole, surnommé *Pistil*. Ses aventures de guerre cocasses faisaient le tour des classes, mais je ne l'ai jamais entendu en conter qu'une seule au cours de l'année de Sciences Ex où il nous enseigna les mathématiques : on lui présenta un jour une table de logarithmes ; l'ouvrant à la page recherchée, sans même l'avoir parcourue, il déclara « il y a une erreur ! ».

6. QUELQUES MOMENTS PARTICULIERS

La lecture des résultats trimestriels répondait à un rite immuable et impressionnant. A l'heure prévue, un retentissant « à vos rangs fixe », lancé par notre chef de section, nous figeait dans un garde à vous impeccable à coté de nos bureaux, puis le commandant de l'école, le proviseur, Mr TOURNEUR et notre commandant d'unité pénétraient, dans cet ordre, dans la classe. Après nous avoir fait rasseoir, le proviseur, dans l'ordre alphabétique, appelait chaque élève, qui alors se levait, puis lui indiquait la moyenne qu'il avait obtenue pour le trimestre écoulé en l'accompagnant d'un commentaire de félicitation, d'encouragement ou d'avertissement

sur lequel renchérisse parfois le commandant de l'école. Le proviseur achevait sa prestation par l'appréciation que les professeurs portaient globalement sur la classe, puis le chef de corps concluait par un commentaire sur nos résultats, notre comportement en général et sur l'ardente obligation qui nous était faite de travailler pour réussir. Sur un tout aussi retentissant « garde à vous » qui nous faisait jaillir de notre siège, les trois personnages quittaient alors notre salle pour aller officier dans la suivante. Le corollaire de cette cérémonie était ensuite l'attribution des galons que nous allions porter sur la manche de notre tenue de sortie pour le trimestre à venir ainsi que la liste des jours de permission supplémentaires accordés ou retirés selon les résultats. Si ma mémoire est exacte, le barème, selon la moyenne obtenue, était le suivant :

- de 10 à 11, un galon rouge (élite),
- de 11 à 12, deux galons rouges (caporal),
- de 12 à 13, deux galons rouges et un galon doré (caporal chef),
- au-dessus de 13, un galon doré (sergent) et un jour de permission supplémentaire,
- la meilleure moyenne de la classe supérieure à 13, trois galons dorés (sergent chef) et deux jours de permission supplémentaires,
- le meilleur des sergents chefs de la compagnie, quatre galons dorés (sergent major) et trois jours de permission supplémentaires,
- moyenne comprise entre 7 et 8, un jour de permission en moins,
- moyenne inférieure à 7, deux jours de permission en moins.

Il y eut dans notre classe quelques abonnés aux deux, voire trois jours de permission supplémentaires, notamment DELONCA et MOREL.

La distribution des prix en fin d'année était tout aussi impressionnante. Elle se déroulait au cinéma REX, sur le haut du cours Mirabeau. Toute l'école, élèves (en tenue de sortie et gants blancs), cadres et professeurs, y étaient réunis. La cérémonie était ouverte par un discours prononcé, chaque année, par un professeur différent. Puis le palmarès de chaque classe, de la plus petite à la plus grande (ou l'inverse ?) était lu par son professeur principal, depuis la scène sur laquelle étaient soigneusement rangés les prix. Ceux-ci étaient attribués dans chaque matière au premier et au deuxième (les accessits n'étant que cités) et un prix d'excellence récompensait le meilleur élève de chaque classe. Cette cérémonie comportait aussi la remise de prix particuliers : ceux du commandant de l'école, du proviseur, de la ville, des AET et d'autres encore dont le souvenir m'échappe.

La présence à **la messe du dimanche** était obligatoire, jusqu'en 4^e dès lors que les parents nous avaient déclarés catholiques et ne s'étaient pas formellement opposés à la pratique du culte (il en était de même pour les autres religions, cependant très minoritaires). Je cite cette activité car elle me permet d'évoquer la figure du Père GONIN, aumônier « de choc », plus près du Christ chassant les marchands du Temple que recommandant de tendre l'autre joue au reçu d'une gifle. Il était autant attaché à la discipline et au silence durant ses cours et les offices qu'à l'enseignement de la parole divine : le respect du sacré était pour lui le premier devoir du chrétien et malheur aux chahuteurs du dernier rang de la chapelle ! Nous nous rendions à l'office du dimanche en compagnie, par rang de six et au pas cadencé, la mesure étant donnée par un élève et nous en revenions de la même façon. Les non pratiquants étaient, je crois, astreints à une étude durant cet office, aussi n'étaient-ils pas spécialement enviés. J'ai aussi le souvenir des journées de préparation au renouvellement de la profession de foi à la villa « La Ségurane », belle demeure du XIX^e entourée d'un vaste parc et souvent utilisée aussi par la troupe scout, sans que je sache quels liens unissaient l'école à cette magnifique propriété inhabitée.

La sortie du dimanche constituait le moment fort de la semaine pour ceux qui pouvaient ainsi s'échapper de l'école, soit pour rejoindre leurs parents (ce qui était mon cas puisque ma famille habitait Marseille) soit pour être accueilli par un correspondant aixois ou de la région. Le rite débutait quatre ou cinq jours plus tôt avec la dépose d'une demande d'autorisation de sortie sur le cahier de section réservé à cet effet : il fallait indiquer le nom du correspondant (préalablement agréé par les parents), le lieu de destination et préciser si le repas de midi était pris ou non à l'école. Si aucune sanction n'était venue nous condamner à passer le dimanche à l'école, nous pouvions, au retour de la messe, commencer à préparer notre tenue afin qu'elle passe avec succès les deux inspections qui allaient suivre. Vers onze heures nous étions rassemblés pour recevoir notre titre d'absence : à l'appel de notre nom nous sortions des rangs pour nous figer au garde-à-vous devant le sous-officier de

compagnie qui, après nous avoir observés attentivement, nous remettait le précieux viatique ou nous renvoyait dans les rangs en nous indiquant ce que notre tenue avait d'incorrect, nous obligeant ainsi à nous représenter dans son bureau pour une nouvelle inspection. Naturellement, nous avons rapidement distingué les « peaux de vaches » qui nous semblaient prendre un malin plaisir à nous faire languir, des « braves types » pour qui il s'agissait davantage d'une formalité. Muni de notre titre d'absence, nous attendions alors d'être appelés au parloir où nous attendait la personne chargée de notre sortie. Mais avant de nous jeter dans ses bras, il nous fallait présenter notre titre au sous-officier de permanence qui, après un ultime examen de notre tenue, nous autorisait enfin à franchir la porte de l'école. Le retour s'effectuait pour 16h30 ou 17h, de façon à pouvoir rejoindre l'étude du soir, une demi-heure plus tard.

Ceux qui n'avaient pas la chance de pouvoir ainsi sortir bénéficiaient d'activités organisées à l'extérieur, allant de la séance de cinéma au match de foot (Aix était à cette époque dans l'équivalent de la 2^e division), en passant par les visites et, en ultime recours, la sortie au vallon des Gardes, lieu traditionnel de détente certains après midi de semaine et qui constituait un vaste terrain de récréation, arboré et vallonné. Quant aux punis de sortie, ils étaient astreints à une étude surveillée l'après midi, coupée par une longue récréation.

Les départs en **permission de fin de trimestre** répondaient à un rituel à peu près semblable. Nous recevions à cette occasion un titre de permission réglementaire (le modèle Z), nous donnant droit au tarif militaire et qu'en principe nous devons faire viser par la gendarmerie (je ne le fis qu'une seule fois en huit ans !). J'ignore comment mes camarades prenaient le train, mais, dans les petites classes, je ne pense pas qu'ils aient voyagé accompagnés, à l'aller comme au retour, ce qui laisse rêveur sur le sentiment de sécurité qui régnait alors !

Le paiement **des « menus plaisirs »** était lui aussi une institution. Ainsi étaient baptisés les 200F de 1956 (si ma mémoire est exacte, ce qui représente environ 3€ actuels) d'argent de poche qui nous étaient octroyés chaque quinzaine à partir d'un compte approvisionné trimestriellement par nos parents. Ce paiement était effectué par le sous-officier comptable de la compagnie, installé en salle de réunion derrière une table sur laquelle reposaient la cassette de billets et le cahier d'émargement. Nous défilions devant lui un par un, dans l'ordre alphabétique de section pour recevoir notre dû et prendre connaissance, après signature, de la somme restant créditée à notre compte. Le montant de ces menus plaisirs grandit, bien sur, au fil des années, se complétant même, à partir de la classe de première, par huit paquets de cigarettes (des « troupes » dans leur enveloppe jaune).

Le sport faisait partie intégrante de notre existence, à la fois comme support d'éducation, moyen de développement physique, activité de détente et puissant facteur de cohésion. L'intégration du sport à un tel niveau explique, à mon sens en grande partie, la solidité des acquis qui ont permis à l'immense majorité d'entre nous de réussir dans la voie choisie. Certaines activités s'imposaient à tous : musculation, course de fond et de vitesse, initiation aux principales disciplines de l'athlétisme, initiation aux sports collectifs (hand, foot, rugby), natation (les premières années essentiellement en mer, l'été). Le sport avait ses stars, à la fois champions et héros, dont les noms, prononcés par les jeunes lèvres avec respect, étaient inscrits sur le tableau d'honneur du bâtiment Marne ou scandés lors des rencontres et compétitions : CARBLAN(poids, rugby), FRANCOIS(hand), MAZZARI(athlétisme), SHAEFFER(escrime)...Lors des rencontres et compétitions, nous étions élèves, cadres et professeurs confondus, des supporters inconditionnels et enthousiastes des sportifs représentant l'école. Le sport roi en la matière était sans conteste le rugby à XIII (avant qu'il ne devienne jeu à XIII) et j'ai encore en mémoire une fameuse finale de championnat de France, perdue de très peu à TOULOUSE et dont mes cordes vocales mirent plusieurs jours à se remettre, tant j'avais crié pour encourager les FELIX, GIETER et autres KUNTZ et JEAN ainsi que tous ceux dont j'ai oublié le nom, mais qui en ce printemps 1962 firent certainement leur plus beau match.

Notre santé était suivie avec beaucoup d'attention, mais je ne pense pas que l'infirmerie ait été véritablement considérée comme un refuge : tout d'abord parce que l'infirmière major, Madame ROCHE, qui nous recevait et nous préparait à l'auscultation du médecin avait tôt fait de détecter les simulateurs ou les tentatives de manipulation du thermomètre, sans se laisser le moins du monde attendrir ; ensuite parce que le séjour n'y était pas spécialement amusant, même dans les chambres collectives où nous pouvions discuter entre

nous. Nous n'y restions d'ailleurs que le temps strictement nécessaire à notre remise en état.. Il arriva toutefois, une année au moins, que les circonstances fussent plus amusantes, lorsqu'une épidémie de grippe nous conduisit à être soignés directement dans nos chambres. Je conserve de mes séjours à l'infirmerie (un par hiver en moyenne) le souvenir de certains soins, comme le badigeonnage de la gorge au bleu de méthylène, la ration journalière de petites pastilles bleues et de pastilles jaunes (vitamine C) ou encore la pose des ventouses au moyen de pots de verre (de yaourt ?) préalablement chauffés par un badigeon de gaze enflammé à l'alcool.

La vaccination était un événement redouté, car douloureux, que nous subîmes en 6^e (1^{ere} vaccination), en 5^e (rappel d'un an) et en 1^{ere} (rappel de 5ans). Le vendredi en fin d'après midi, nous étions conduits à l'infirmerie. On nous faisait pénétrer dix par dix, torse nu, dans la salle de soins où, alignés sur un rang, nos dix dos étaient badigeonnés d'alcool par un infirmier, puis percés par l'aiguille à hauteur de l'omoplate par un autre, avant que le médecin ne fasse pénétrer lentement le liquide dans notre épaule. Nous rejoignions ensuite le vestiaire en grimaçant et en faisant tourner notre épaule tout en échangeant des regards penauds avec les dix suivant qui se rendaient à la salle de soin comme au sacrifice. De retour dans nos chambres, nous y étions consignés 36h, avec pour seule nourriture un bol de bouillon à chaque repas (certains puisaient bien dans leurs réserves personnelles quelques gâteaux et barres de chocolat, mais la sanction immédiate était alors une forte fièvre qui dissuadait ensuite de succomber à la tentation) : que le petit déjeuner du dimanche nous semblait délicieux après cette diète forcée !

CONCLUSION

Je dois tout à cette école qui, finalement, m'a révélé à moi-même et procuré les outils de la réussite. Je pense qu'il en a été ainsi pour la grande majorité de ceux d'entre nous qui y ont accompli l'essentiel de leurs études secondaires car ils ont pu pleinement bénéficier, dans la durée, de la recette des EMP : une formation reposant sur la combinaison harmonieuse entre le développement physique qui donne le goût de l'effort, l'acquisition des connaissances qui développe celui des études, la formation morale qui forge la personnalité et, enfin, la cohésion qui facilite la relation aux autres. La variété des destins de mes camarades de promotion prouve, s'il en était besoin, que l'école ne fabriquait pas plus du militaire que de l'antimilitariste mais faisait au contraire des hommes libres : dans ma section, un quart d'entre nous fit une carrière militaire, tous comme officiers dont la moitié obtint les étoiles. Quant aux autres ils ont opté pour des chemins aussi divers que ceux de l'entreprise, du droit, du négoce, de la médecine ou encore de la fonction publique.

Je témoigne ainsi que l'Ecole, tout au long des huit années où j'y ai vécu, fut fidèle à sa devise : « s'instruire pour mieux servir ».

Christian RENAULT